Document generated on 04/24/2024 8:35 a.m.

Québec français

L'insertion de la culture québécoise dans la mouvance internationale

Fernand Harvey

Number 94, Summer 1994

La transmission de la culture

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44439ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Harvey, F. (1994). L'insertion de la culture québécoise dans la mouvance internationale. *Québec français*, (94), 79–82.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'insertion de la culture québécoise dans la mouvance internationale

par FERNAND HARVEY *

Le contexte récent d'accélération des échanges internationaux pose des défis nouveaux aux différentes cultures nationales. Au cours de l'histoire, la culture de certains peuples a rayonné à l'étranger du fait de leur position économique, politique ou militaire dominante. Quant à la culture des petits peuples, souvent placés en situation de domination, elle s'est maintenue dans bien des cas grâce à une stratégie de repli qui s'est transformée avec le temps en réflexe de survie.

Qu'en est-il, à cet égard, de la société québécoise qui a longtemps été tenue à l'écart des grands courants internationaux, à la suite de circonstances historiques spécifiques résultant de son statut colonial prolongé et de sa situation minoritaire ? Un coup d'œil rapide sur l'histoire de la société québécoise permet de constater que ce repli n'a pas empêché la pénétration d'influences extérieures, même si l'intégration active de la culture québécoise à la vie internationale est relativement récente.

L'héritage du passé

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, on considérait encore le Québec comme une société relativement repliée sur elle-même, peu ouverte vers l'étranger et à peine dégagée de ses racines rurales, malgré son urbanisation rapide depuis les années 1920. Bien entendu, ces affirmations mériteraient d'être nuancées, mais elles permettent néanmoins de considérer tout le chemin parcouru depuis une quarantaine d'années, en rapport avec l'ouverture au monde de la société québécoise.

Il serait faux de prétendre que la société canadienne-française vivait complètement repliée sur elle-même au cours des décennies antérieures à la Révolution tranquille. L'histoire du Québec fournit de multiples exemples d'influences extérieures. Mais cette ouverture vers l'étranger a surtout été le fait des élites. Au cours du XIXe siècle, ces mêmes élites ont su maintenir des liens intellectuels et culturels avec la France. On connaît également la fascination qu'ont exercée les États-Unis sur la société canadienne-française. Alors que certains politiciens admiraient la démocratie américaine, allant même jusqu'à proposer, au milieu du XIXe siècle, l'annexion du Canada aux États-Unis, des milliers de ruraux prenaient le chemin de la Nouvelle-Angleterre, à la recherche d'emplois manufacturiers plus rémunéra-

teurs. Le va-et-vient, de part et d'autre de la frontière entre 1850 et 1930, a largement contribué à la pénétration de la culture américaine au Québec. Cette pénétration s'est accélérée avec le développement des premiers médias de masse en provenance du Sud que furent le cinéma et la radio, au cours de la première moitié du XXe siècle.

Il ne faut pas non plus minimiser le rôle du clergé dans l'ouverture au monde de l'ancienne société canadienne-française. Les liens avec Rome et les voyages en Europe de certains membres du clergé ont sans doute contribué à une ouverture au monde, même si les idées véhiculées s'inspiraient avant tout de courants conservateurs. L'apport des communautés religieuses immigrées de France au XIXe siècle et au début du XXe siècle constitue également un élément non négligeable d'influence extérieure. En sens inverse, le développement d'un fort courant missionnaire canadien-français vers les pays du Tiers-Monde, dans la première moitié du XXe siècle, a sans doute été la première véritable ouverture du Québec à la vie internationale, puisque ces missionnaires ont su susciter un intérêt pour ces pays lointains au sein de la population en général, par le biais de revues missionnaires, de conférences dans les paroisses et de collectes de fonds.

Sur le plan politique, il est bon de se rappeler que le Canada dans son ensemble est demeuré légalement une colonie de la Grande-Bretagne jusqu'au Statut de Westminster en 1931 et que, en conséquence, la participation des francophones à la diplomatie canadienne demeure relativement récente. Néanmoins, il ne faudrait pas oublier l'impact important qu'ont eu les deux guerres mondiales sur l'évolution des mentalités, puisque la participation des Canadiens français à ces conflits a été l'occasion d'une redécouverte sur le terrain de l'Europe et de son mode de vie.

Paradoxalement, entre 1880 et 1960, Montréal devenait progressivement une ville cosmopolite avec l'arrivée d'immigrants en provenance de l'Europe de l'Est et du Sud, sans que ce changement démographique suscite pour autant de véritables rapports interculturels entre les Montréalais francophones et ceux d'autres cultures, chacun se constituant un univers plus ou moins autosuffisant.

En somme, à la fin des années 1950, la société canadienne-française était depuis longtemps traversée et influencée par divers courants internationaux, notamment européens et américains. Mais ces influences demeuraient, pour ainsi dire, passives dans la mesure où l'identité du Québec restait à redéfinir en fonction de la modernité et de la créativité. Pour participer véritablement aux échanges culturels internationaux, il fallait sans doute d'abord que la nouvelle société québécoise en émergence au cours des années 1960 soit en mesure d'exprimer les modalités propres de son développement culturel et de son génie créateur pour ainsi dépasser le niveau purement passif de l'influence extérieure.

Modernité et internationalisation : un changement de perspectives

L'avènement de la télévision en 1952 et son implantation rapide à l'échelle du Québec, au cours des années qui ont suivi, peuvent être considérés comme une étape décisive de cette ouverture au monde, laquelle va permettre, par effet de retour, de redéfinir la nouvelle identité québécoise. Le succès de l'émission d'affaires internationales « Point de mire », animée par René Lévesque sur les ondes de Radio-Canada, témoigne de l'intérêt croissant qui se développe alors pour la chose internationale. Au cours des années 1960, c'est encore la télévision qui rend compte des mouvements de décolonisation des pays africains et qui met en relief la question de l'aide aux pays sous-développés.

Le développement des voyages à l'étranger pour des fins d'étude ou de tourisme constitue un autre élément non négligeable de l'ouverture au monde de la société québécoise. Au cours des années 1950, les rares Québécois qui pourraient se payer le luxe de vacances d'hiver en Floride étaient considérés comme des privilégiés. Avec la hausse des revenus et le développement de la société de consommation, ce genre de tourisme vers les États-Unis, l'Europe puis ailleurs dans le monde devient un phénomène de masse, au cours des décennies ultérieures, contribuant ainsi à la découverte de nouveaux modèles culturels en provenance de l'étranger. Ces influences se font sentir du côté de l'architecture, de la décoration intérieure, de la cuisine, pour ne citer que ces exemples.

De la même façon, les séjours à l'étranger d'étudiants pour fins d'études supérieures se multiplient à partir des années 1960, alors que de tels voyages apparaissaient jusque-là comme un privilège pour les fils de familles fortunées ou pour certains membres du clergé. Ces séjours d'étude ont certainement eu un impact culturel considérable, puisque nombre de futurs cadres, enseignants et professionnels y ont puisé leurs modèles d'inspiration, notamment en rapport avec la vie intellectuelle.

Au Québec même, Montréal abandonne progressivement ses allures de ville provinciale au cours des années 1960 pour s'ouvrir à la dimension internationale et à l'interculturalité. On a souvent affirmé, non sans raison, que l'Exposition universelle de 1967 avait grandement contribué à cette nouvelle ouverture au monde, notamment en ce qui concerne la découverte de modes de vie différents. À cela il faut ajouter l'émergence de nouveaux rapports interculturels au sein de la société montréalaise. Des communautés ethnoculturelles, qui, jusque-là, ont toujours vécu relativement isolées de la majorité canadienne-française, commencent alors à établir une nouvelle dynamique au cours des années 1970. Les conflits linguistiques et la francisation progressive de Montréal ont été au cœur de cette nouvelle dynamique qui impliquait une ouverture d'esprit de part et d'autre. Le processus s'est par la suite accéléré avec la montée de l'immigration internationale en provenance des pays du Tiers-Monde.

Ce rapide tour d'horizon, qui mériterait évidemment bien des nuances et des précisions, permet néanmoins d'apprécier le chemin parcouru par l'ancienne société canadienne-française, devenue la nouvelle société québécoise, dans son rapport au monde.

Tendances nouvelles : quelques défis

Depuis une dizaine d'années, les tendances observées antérieurement se sont accentuées et de nouveaux développements posent sous un jour inédit la question de l'insertion de la culture québécoise à l'échelle internationale. Certes, le gouvernement du Québec a su assurer progressivement sa présence sur la scène internationale dans les domaines de sa juridiction depuis la Révolution tranquille, mais ce n'est pas au niveau politique, quel que soit du reste l'avenir constitutionnel du Québec, que l'implication de la société civile sur la scène internationale revêt le plus de signification. Il me semble, en effet, que c'est sa capacité d'affirmation culturelle dans un contexte de réseaux d'échanges complexes à l'échelle planétaire qui permettra au Québec de relever les nouveaux défis qui s'annoncent.

Ces défis sont nombreux. On peut citer à titre d'exemple la mondialisation des échanges commerciaux et la nécessité pour les entreprises québécoises de s'y insérer en tenant compte non seulement des données économiques, mais également de contextes culturels forts différents. On peut s'interroger à cet égard sur la connaissance qu'ont nos entrepreneurs des cultures étrangères. On pourrait, de façon plus générale, s'interroger également sur l'état de sous-développement de l'enseignement des langues étrangères au Québec et sur l'absence de valorisation concernant l'apprentissage d'une troisième langue, en plus de l'anglais, comme la chose est courante en Europe et ailleurs dans le monde.

L'internationalisation, et devrait-on dire l'américanisation de plus en plus marquée de l'espace audiovisuel, constituent un autre défi de taille pour la culture québécoise dans son rapport au monde. Pouvons-nous nous contenter du succès en termes de cotes d'écoute de nos téléromans – qui sont par ailleurs peu exportables, y compris au sein des Québécois de nouvelle souche – pour assurer notre créativité et notre présence dans l'audiovisuel de l'avenir, alors que les téléspectateurs seront sollicités par un choix de deux ou trois cents canaux ?

Le paradoxe de la culture québécoise

Il existe un paradoxe fascinant lorsqu'on examine le rapport au monde de la culture québécoise. Tout repasse comme si cette culture était à la fois « tricotée serrée », pour reprendre une expression célèbre du sociologue Marcel Rioux, et perméable à l'excès aux modes et aux influences extérieures. Selon l'angle où l'on considère cette culture, l'une ou l'autre de ces deux perspectives peut être mise en relief.

On pourrait, en effet, multiplier les exemples pour démontrer que les Québécois d'origine canadienne-française sont curieux des coutumes étrangères, qu'ils aiment voyager, qu'ils savent s'adapter à un contexte culturel spécifique lorsqu'ils participent à des projets de dévelop-

pement internationaux et qu'ils peuvent exprimer leur solidarité pour des réfugiés politiques.

De la même façon pourrait-on énumérer d'autres exemples où les Québécois manifestent une tendance au repli sur soi. La programmation télévisée reflète une certaine tendance à l'ethnocentrisme, plus particulièrement dans les téléromans. Il en va de même pour la presse écrite qui a peu de correspondants à l'étranger, se contentant généralement de reproduire les communiqués des agences de presse internationales. L'intérêt pour les questions internationales n'est pas évident dans l'opinion publique. Récemment, le recteur de l'Université Laval, Michel Gervais, affirmait devant un auditoire que la population de la région de Québec s'intéressait plus aux problèmes suscités par l'utilisation d'un téléphone cellulaire par le maire de Loretteville que par les dernières négociations internationales du GATT... Quant à l'intégration des nouveaux immigrants à la société d'accueil francophone, on sait qu'elle ne se fait pas sans peine dans la région de Montréal, particulièrement au niveau scolaire. De plus, il y a risque d'une cassure entre la région de Montréal, davantage tournée vers le multiculturalisme et « l'international », et les autres régions du Québec qui se développent dans un contexte culturel plus homogène et qui sont moins orientées vers les échanges internationaux, à l'exception des milieux universitaires et de certaines PME.

Par ailleurs, l'intérêt, voire la fascination pour l'étude de la culture québécoise, et de sa littérature en particulier, dans différentes universités à travers le monde, et cela sur les cinq continents, ne manque pas de surprendre. Chaque année, par le biais des études canadiennes à l'étranger ou autrement, se tiennent nombre de colloques consacrés au Québec. Des livres, des articles et même des thèses sont consacrés à l'étude de cette société singulière faite d'un alliage de tradition et de modernité, de francité et d'américanité, d'homogénéité culturelle et de pluralisme. Faut-il voir dans ce regard posé sur nous un intérêt pour l'étude d'une culture nationale qui est comme portée, un peu malgré elle, vers des questions universelles en cette fin de millénaire envahie par le doute quant au choix à faire entre l'uniformité culturelle de la planète et sa diversité sans sectarisme ?

Dans le contexte actuel, la société québécoise se voit donc mêlée à divers courants internationaux. Il importe qu'elle le fasse en toute lucidité et consciente de ses atouts, plutôt que d'y être entraînée passivement.

** INRS - Institut québécois de recherche sur la culture*